

[Parentologie : allons-nous élever une génération d'enfants d'intérieur ?](#)

[\(lemonde.fr\)](#)

https://www.lemonde.fr/m-perso/article/2022/01/02/parentologie-allons-nous-elever-une-generation-d-enfants-d-interieur_6107913_4497916.html

Parentologie : allons-nous élever une génération d'enfants d'intérieur ?

CHRONIQUE

Nicolas Santolaria

Quand la sphère domestique apparaît comme un antidote à tous les maux du monde, on en arrive à cet étrange paradoxe : le parent finit par séquestrer son enfant « pour son bien », explique Nicolas Santolaria dans sa chronique.

Publié le 02 janvier 2022 à 01h53 - Mis à jour le 02 janvier 2022 à 06h56 Temps de Lecture 6 min.

PHILIPPE DE KEMMETER

Chronique. Récemment, quelqu'un de ma connaissance a proposé à son fils d'aller faire « *un petit tour dehors* ». L'enfant en question a alors tenté un habile marchandage, essayant de troquer cette sortie hivernale contre une heure de *Ring Fit Adventure*, un jeu vidéo sur Switch qui propose d'effectuer des activités physiques devant l'écran. Après tout, pourquoi pas ; il fait froid dehors. Contre vents et marées numériques, le parent a tenu bon, et l'enfant a finalement enfilé son blouson, puis humé l'air frais (et sans doute un peu pollué) du monde extérieur. Cas isolé ? Certainement pas. En 2006, les géographes néerlandais Lia Karsten et Willem Van Vliet soulignaient dans leurs travaux l'avènement d'une figure emblématique de l'époque, celle de l'« **enfant d'intérieur** » (*indoor child*).

Lire aussi Article réservé à nos abonnés [On a coupé les enfants de la nature](#)

Cet enfant indoor reflète en premier lieu les comportements des adultes qui l'entourent, eux-mêmes happés par l'attractivité douillette d'une sphère domestique aux allures de refuge inexpugnable. Dans un livre récent, le journaliste Vincent Cocquebert a appelé *La Civilisation du cocon* (Arkhê, 163 pages, 16,50 euros) ce grand mouvement de repli qui nous fait envisager les soirées Netflix sous la couette comme un antidote à tous les maux du monde. Résultat : d'après une enquête YouGov de 2018 menée dans quatorze pays d'Europe et d'Amérique du Nord, les adultes qui s'imaginent passer 66 % de leurs journées en intérieur y sont en réalité 90 % du temps. L'enfant indoor est donc le pur produit d'un monde qui se replie sur lui-même, se calfeutre, se pelotonne. Un monde qui affectionne les canapés mous et [la culture scandinave du hygge](#). Dans ce contexte, le temps consacré à la vie en extérieur est de plus en plus résiduel, pour ne pas dire presque clandestin.

Elfe de salon

Première victime de cet auto-enfermement : le sociétaire très intermittent des aires de jeu. Alors que la présence non supervisée de l'enfant dans l'espace public a longtemps été admise, aujourd'hui, elle ne va plus de soi. L'ancien figurant de *La Guerre des boutons* est devenu un petit elfe de salon, chaussons Pokémon aux pieds, qui navigue d'une préparation de gâteau au yaourt à une partie de Puissance 4. Curieusement, la plupart des adultes constatent, et regrettent, ce rétrécissement géographique des possibles qui affecte leur progéniture, alors qu'ils en sont pourtant les premiers responsables.

Si je regarde mon cas personnel, avant mes 10 ans, je partais seul au bar-tabac du coin pour aller acheter les paquets de Peter Stuyvesant de ma mère (ainsi que quelques bonbons). Je devais pour cela traverser une artère passante où les voitures allaient bon train. J'écumais également le quartier au guidon de mon BMX, retrouvant mes potes pour des parties de foot enfiévrées ou des sessions de pyrotechnie visant à faire exploser les stocks de pétards achetés à la boutique de farces et attrapes. Cette vie-là, qui n'était pas sans risques, avait quelque chose d'aventureux, offrant une connaissance intime de la ville, de ses recoins, de ses ressources. En bref, nous apprenions à nous débrouiller.

Panoptique parental

Maintenant, si je compare mon existence juvénile à celle de mes enfants, je ne peux que constater – et déplorer – une perte de liberté. « *Ça devait être trop bien !* », soupire mon fils aîné lorsque je lui parle de cette période dorée. Si, très exceptionnellement, lui et son frère partent acheter le pain à la boulangerie de quartier située à tout juste 100 mètres de chez nous, c'est après moult recommandations : « *On regarde bien à droite et à gauche quand on traverse ! On ne court pas ! On ne traîne pas !* » Dès qu'ils ont passé la porte, ma femme et moi surveillons alors par la fenêtre leurs déplacements et, quand le contact visuel est perdu, on se met à regarder l'horloge en se disant qu'ils devraient « *déjà être rentrés, non ? !* ».

Pourtant, nous savons qu'il faudra, très bientôt, au moment du passage en 6^e, réussir à accorder un surcroît d'autonomie au plus grand. Aujourd'hui, il se contente de rentrer seul de l'école trois jours par semaine et, à cette occasion, il lui arrive de se soustraire quelques minutes au panoptique parental pour aller s'acheter des friandises. Mais, quand il est seul dans la rue, j'ai remarqué que mon fils ne marchait pas : ayant métabolisé nos angoisses, il court, comme s'il était poursuivi par l'ombre de Nordahl Lelandais.

« *La présence d'enfants non accompagnés dans les espaces publics éveille la suspicion, les laisser jouer ou se déplacer sans surveillance étant progressivement devenu un marqueur de négligence, voire d'irresponsabilité parentale* », écrit le sociologue Clément Rivière dans l'ouvrage *Leurs enfants dans la ville. Enquête auprès de parents à Paris et à Milan* (Presses universitaires de Lyon, 164 pages, 18 euros). De nos jours, le « bon parent », pour être reconnu comme tel, est donc exagérément et ostensiblement flippé. La place prise par l'automobile en ville et la crainte qu'elle induit, la trouille du pédophile qui rôde, les trottinettes électriques qui foncent sur les trottoirs, les phénomènes de bandes : tout est matière à inquiétude.

Même s'ils ont le droit de se rendre seuls à la douche, on s'aperçoit que les enfants d'aujourd'hui sont un peu comme des taulards.

Ce psychisme torturé a trouvé dans les nouvelles technologies une forme de réponse anxiolytique. Parce qu'elles permettent de maintenir le lien, de communiquer, tout en restant chez soi, elles sont devenues la prothèse obligée de l'enfant indoor, ce cyborg qui finit rarement sa soupe (ben oui, y a une partie de *Brawl Stars* en réseau qui l'attend). « *Le recentrage des sociabilités enfantines vers le domicile, analysé par certains sociologues de l'enfance comme l'apparition d'une "culture de la chambre", est ainsi favorisé par la diffusion de la téléphonie mobile et de l'accès à Internet, qui permettent le maintien d'une relation intense avec les pairs depuis le domicile* », souligne Clément Rivière.

Même s'ils ont le droit de se rendre seuls à la douche, quand on fait le compte, on s'aperçoit que les enfants d'aujourd'hui sont un peu comme des taulards. Leur temps en extérieur est infinitésimal. On en arrive alors à cet étrange paradoxe où le parent qui fait son job consciencieusement finit par séquestrer son enfant « pour son bien ». Les excès délétères de ce mode de vie comparable à celui du chat parisien ont encore été accentués par les confinements successifs.

Risques sanitaires

D'après une expertise de l'Agence nationale de sécurité sanitaire de l'alimentation, de l'environnement et du travail (Anses) [publiée en novembre 2020](#), 49 % des jeunes de 11 à 17 ans présentent « *un risque sanitaire très élevé* », passant « *plus de quatre heures trente par jour devant un écran* » et/ou effectuant « *moins de vingt minutes d'activité physique par jour* ». Sur le site de la Fédération française de cardiologie, qui relaie une étude australienne, on apprend que les enfants ont perdu, en quarante ans, 25 % de leur capacité cardiovasculaire en raison de cette sédentarité chronique. Ces habitudes, est-il précisé, « *participent grandement à la progression inquiétante du surpoids et de l'obésité qui touche les jeunes* ».